

inople 3,000 bourses à compte sur cette indemnité, avec ordre de les distribuer sur-le-champ aux ayans-droit.

Depuis deux mois que Chekib était à Beyrouth il n'avait pas encore commencé cette répartition par laquelle il aurait dû débiter ; et il a fallu l'arrivée de Selim Pacha, enlevé par la Porte avec la mission de faire une enquête sur sa conduite, pour le décider à remettre les 70,000 piastres stipulées pour les couvens français qui ont été pillés et incendiés ; on assure que, malgré son apathie, le cabinet autrichien s'est ému sérieusement des dernières horreurs commises dans la montagne, et qu'il a, de même que la France, fait des démarches actives pour en empêcher le retour.

M. Poujade, consul de France à Tarsons, qui a géré pendant dix-huit mois le consulat de Beyrouth, vient de s'embarquer pour Constantinople, où il est appelé par M. de Bourqueney, pour donner sur l'état de la Syrie des renseignements que son expérience le met, plus que personne, à même de fournir.

Une frégate venant de Tunis a mouillé dernièrement dans le Bosphore ; elle apportait au sultan les présens que le bey lui envoie en échange du firman d'investiture. Ces présens consistent en chevaux arabes, en sabres et en étoffes de prix.

L'arrivée de Reschid-Pacha est attendue avec impatience, et l'on espère qu'elle exercera une heureuse influence sur les affaires du Liban.

Le traité de commerce entre la Porte et la Russie est sur le point d'être signé, aussi bien que celui qui règle les questions de délimitation jusqu'ici pendantes entre la Turquie et la Perse. La mort du shah ne se confirme point.

HEUREUSE INFLUENCE

D'UNE PREMIÈRE ÉDUCATION CHRÉTIENNE

Suite et fin.

Elle se cacha à Lina, dans une chétive maison, sous un nom supposé, car elle était devenue orpheline, et n'avait plus pour asile le soin de la femme forte qui lui donna la vie. Elisabeth passa deux ans dans cette solitude à prier et à élever ses enfants avec des soins admirables, et c'est là qu'elle apprit les dangers que courait son mari et sa fuite précipitée. Quel coup pour elle ! Elle se regarda comme veuve, et ne vit plus dans ses enfants, que deux malheureux orphelins. Plus que jamais, elle s'enferma dans sa retraite : car elle avait appris que le monde est un pauvre consolateur.

Un soir que les enfants étaient couchés, on frappe à la porte ; le cœur bat à Elisabeth, et elle se dit : *C'est lui...* Oui, c'était lui, c'était Armand, pâle, maigre, dégoûté et tremblant d'être découvert. Il s'approcha de sa femme d'un air farouche ; mais Elisabeth vole dans ses bras, le caresse et le baigne de ses larmes. Point de reproches, point de question : qu'a-t-elle à lui demander qu'elle ne sache ? Il est malheureux : cela suffit à la femme chrétienne pour oublier le passé, et pour s'attendrir sur un infortuné d'autant plus à plaindre, qu'il se sent coupable.

Le désespoir muet d'Armand ne peut tenir contre un accueil si tendre ; ses yeux s'emplissent de larmes, et sa voix, brisée par des sanglots, fait entendre ces mots : « Eh ! quoi, Elisabeth, tu peux m'aimer encore ? moi, si coupable ! — Tu cesses de l'être dès que tu te repens. — Sais-tu que je n'apporte ici que la honte et misère ? — Ne sais-tu pas, toi, que ma fortune est la tienne ? Reste avec moi, mon ami, et je t'apprendrai comment on peut être heureux dans une misère. — On l'est partout quand on est innocent ; mais moi !... — Le repentir est une seconde innocence. Demain tu verras nos enfants, ils te réconcilieront avec la vie. Marie est la piété pe sonnée ; puis elle est si tendre !... Que de fois elle a partagé les larmes que je répandais sur ton absence ! Et notre petite Claire si gaie, si caressante ! Oh ! tu seras fou de ces chères petites. »

C'est ainsi qu'Elisabeth essaya de faire rentrer dans un cœur desséché quelques doux sentimens, quelques lueurs d'espérance d'un bonheur à venir ; mais tandis qu'elle s'occupe d'arracher un trait aigu du sein de son mari, un trait semblable s'enfonce dans le cœur de la pauvre Elisabeth, car elle ne trouve plus dans Armand qu'une sensibilité passagère et une humeur sauvage ; le chagrin s'aigrit, et non corrigé. Cependant la vue de ses enfants lui cause une vive émotion ; la joie de ses filles, leurs caresses, semblerent le ranimer... Bientôt il retomba dans l'accablement de l'homme qui a tout perdu sur la terre, et dont la pensée ne s'élève pas jusqu'au ciel pour y chercher une dernière espérance.

La crainte d'être découvert le retenait captif auprès de sa femme, l'enfermait dans le dévot. Son âme, souillée de crimes, était un cadavre spirituel privé de sentimens. Qui ne sait aimer ni Dieu, ni la vertu, n'aime rien. Les passions brûlent cette âme morte, sans la réchauffer du feu créateur. Elisabeth le voit, et le chagrin qu'elle en ressent est le plus affreux qu'elle ait encore connu. Elle se tait et prie.

Les soins qu'elle donne à Marie pour la préparer à sa première communion sont une heureuse distraction pour elle, ils sont même une espérance. Armand était présent à ces leçons. Il les écoute les premiers jours avec l'aigreur que fait naître chez l'homme mal avec lui-même tout ce qui a rapport à la religion ; elle est pour lui le miroir qui lui présente l'image hideuse de ses vices, et la punition qui l'attend. Si la religion cherche à ébranler ces consciences d'acier par la crainte des châtimens éternels, elle a aussi de douces et consolantes paroles pour la brebis égarée. C'est sur cette dernière vérité qu'Elisabeth revient souvent et avec adresse pendant la retraite qui précède la communion ; c'est avec l'éloquence du cœur qu'elle explique la divine parabole de l'enfant prodigue. Émue jusqu'aux larmes, elle sait faire partager son émotion à son petit auditoire : on l'écoute en silence, tous les yeux sont fixés sur elle, on s'attendrit avec elle, et avec elle on s'écrie : « Oh ! que Dieu est bon ! oh ! qu'il est doux de se jeter dans les bras d'un père si tendre ! » Cette fois Armand est attentif, et lorsque le repas du soir réunit la petite famille, Elisabeth remarque que son mari est inopinément sombre. Une fois même il a souri aux saillies de ses enfans : on sent qu'une goutte de rosée céleste est tombée sur ce cœur aride, et déjà on y entrevoit comme une douce végétation qui promet une moisson abondante.

Qui ne sait quels prodiges s'opèrent dans la mémoire par un mot, un geste ; qui n'a pas éprouvé que l'objet le plus fugitif nous rappelle à l'instant une vie tout entière, et fait revivre avec une force étonnante des images effacées depuis vingt, trente et quarante ans ? Armand l'éprouve : en voyant ses enfans occupés à apprendre et à prier, sa pensée, plus rapide que l'éclair, lui retrace à l'instant l'image de sa mère... « Oui, c'est elle, c'est bien la cette voix douce et tendre qui lui disait : *Armand, répète ton catéchisme.... A genoux. Armand, l'Angelus sonne : Ave Maria.* » Et Armand, qui ne sait plus de prières, se rappelle tout à coup la Salutation angélique. Il voit encore des yeux de son esprit, comme on voit des yeux du corps, l'inclination profonde que faisait sa bonne mère en disant du fond de son cœur : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ;* et sans le vouloir, sans le savoir, Armand s'incline comme s'inclinait sa mère.

O puissance des souvenirs notre enfance, ô saintes habitudes d'une sainte éducation, quelle influence vous exercez sur nous ! Vous pouvez dormir au fond des cœurs, mais vous n'y mourrez pas. Images chères et sacrées des jours d'innocence, vous vous réveillez tard, bien tard quelquefois ; mais lors même qu'un demi-siècle se serait écoulé pendant votre sommeil, vous n'avez rien perdu de votre grâce primitive à votre réveil. Le vieillard vous salue d'un sourire en vous retrouvant ; son cœur glacé se réchauffe à votre approche, et il croit redevenir jeune lorsqu'il raconte à ses petits-enfans le temps heureux où son âme était innocente et pure.

Elisabeth, ravie, s'aperçoit que la corde divine qui depuis longtemps est muette chez Armand commence à vibrer bas, bien bas, de bien loin en bien loin. N'importe ! Elisabeth espère, et c'est avec un zèle de plus en plus ardent qu'elle continue ses instructions à Marie ; et Marie l'aide, sans le savoir, en faisant des questions qu'annoncent tout ce qu'elle sait déjà, et une intelligence avide de tout savoir. L'enfant a mille fois plus de données solides en religion que n'en eut jamais son père. Sa croyance, vive, profonde, repose sur des bases incontestables, et l'erreur parée des plus brillants paradoxes trouverait une réponse précise et foudroyante dans la bouche d'une adolescente.

Tant de lumières brillent aux yeux d'Armand, qu'il commence à croire avec conviction. Croire en Dieu et ne pas aimer Dieu est impossible : aimer Dieu, c'est chérir la vertu qui conduit à lui, c'est haïr le vice qui éloigne du centre de toute perfection. Armand passe par ces différentes gradations ; il cache ce secret en lui-même car son orgueil se fâche de s'avouer vaincu ; cependant il a à combattre contre l'enfer, qui s'attache à sa proie, veut encore le séduire par l'image des plaisirs, et rallume en lui la soif brûlante de l'ambition. Quel combat ! quelle torture ! oh ! si Armand priait, les monstres qui l'obsèdent rentreraient dans l'abîme ! mais si Armand ne prie pas encore, trois anges terrestres élèvent sans cesse leurs suppliques en sa faveur, et Dieu aime la prière de ces petits dont il veut être entouré, qu'il embrassa, qu'il bénit sur la terre. Aussi la paix commença-t-elle à renaître peu à peu au cœur d'Armand peu à peu il écoute la prière que l'on fait en commun. Hier il imprimait sur son front signe du salut ce matin le mouvement de ses lèvres indique qu'il s'unit à sa famille ; enfin, ce soir, il plie les genoux devant l'Éternel, et les anges, ravis de joie, s'écrient avec transport : « Le pécheur est converti l'ignare a vaincu l'enfer. » Qu'il pourra peindre les transports d'Elisabeth ! qui saura redire les expressions enflammées avec lesquelles elle remerciait le Père des miséri-